

La Besace de Haine

par JEAN FERRON

Tous droits réservés, 1928, par Edouard Garand, 1423-27 rue Ste-Elizabeth, Montréal, où l'on peut se procurer ce volume à 25 sous. Par la Poste: 30 sous

Feuilleton No. 6

—En ce cas, c'est notre escorte !
—Alors ? interrogea Regaudin en tirant à demi sa rapière du fourreau.
—Alors, répliqua Pertuluis en tirant tout à fait sa rapière, jetons-nous dans ces taillis et attendons. Achever un homme à demi mort, n'est-ce pas ?

—Aucune, aucune, cher Pertuluis !
—Donc, ce sera ici, Regaudin ! Maintenant entendons-nous : moi j'emboîche l'escorte, et toi tu cours à la charrette et tu piques !
—Entendu, mais silence, souffla Regaudin, on approche !

La charrette n'était plus qu'à trente verges des taillis derrière lesquels les deux grenadiers venaient de s'embosquer.

Quatre gardes marchaient de chaque côté de la charrette, tous silencieux. Et dans la charrette, sur une couche de paille, gisait Jean Vaucourt qui avait l'air de s'endormir doucement. La lune éclairait son visage pâle, et une couverture le couvrait jusqu'au menton. A ce voir ainsi, immobile, on avait peine à voir un cadavre.

—Au moment où on allait passer devant les taillis, deux cris féroces retentirent dans la nuit silencieuse :
—Taille en pièces !
—Pourfends et tue !

Et en poussant leurs cris de guerre, Pertuluis et Regaudin sautèrent la rapière au poing, contre l'escorte.

Au premier choc deux gardes dégringolèrent de leurs montures, gravement atteints par les rapières des bravi.

La voix de Jean Vaucourt tonna :
—Sus aux chenapans !

Pris par surprise, les gardes s'étaient reculés, laissant la charrette à découvert.

Regaudin prit son élan.

Les gardes se ressaisissaient et dégainaient en constatant qu'ils avaient affaire à deux hommes expérimentés. Oui, mais c'étaient peut-être deux hommes qui en valaient vingt ! Car Pertuluis fonçait sur eux et les forçait à reculer encore.

Regaudin avait donc profité de la confusion d'un coup de rapière il descendit le cocher de son siège, en un tour de main il eut dételé le cheval qui tirait la charrette sur laquelle il grimpa, et féroce il fonçait l'épée menaçante, sur Jean Vaucourt.

Cette scène s'était passée en trois ou quatre minutes, tandis que Pertuluis se contentait de tenir les gardes en respect à quelques pas plus loin.

Trop faible même pour opposer une résistance, le capitaine des gardes s'était mis sur son séant et il avait pris un pistolet à sa ceinture. Il voyant surgir Regaudin il éleva son arme et s'apprêta à tirer à bout portant. Déjà le grenadier allait se jeter sur la rapière pour porter un coup terrible, déjà Jean Vaucourt pressait la détente.

A cet instant l'attention des deux hommes fut brusquement attirée par un bruit curieux dans les buissons qui bordaient la route. Une haute silhouette humaine venait de bondir à travers ces buissons, puis elle s'était soudainement baissée vers le sol, elle avait ramassé l'épée de l'un des deux gardes tombés sur le chemin, puis, se ramassant pour ainsi dire sur elle-même, cette étrange silhouette sauta tout à coup sur la charrette.

Alors, dans cette seconde qui s'était retenue dans la surprise de l'immobilité tous les acteurs de cette scène, un long ricanement satanique s'éleva dans la nuit, et une voix caillarde tonna :

—Par les deux cornes de sainte Anne ! Pertuluis, à cette heure !
A l'instant même le grenadier surgit une pointe d'épée brisée et

gorge, et il aperçut, le dominant, un grand diable que, dans la lune, qui l'éclairait nettement, il reconnut pour le mendiant rencontré quelques minutes auparavant.

—Flambard ! rugit-il avec une terrible épouvante.

En entendant ce nom, Pertuluis lança une malédiction et, pris de peur, se jeta dans les taillis.

Regaudin avait lâché sa rapière sur la paille de la charrette et s'était laissé tomber sur la route au risque de se briser les os. Mais il était tombé à quatre pattes, un peu étourdi et l'effroi lui mangeant le ventre. Il se redressa avec un juron bondit vers les taillis, mais non assez vite qu'il n'entendit derrière lui un rire énorme éclater.

C'était Flambard qui s'était jeté à son tour en bas de la charrette, et, avant que Regaudin eût réussi à atteindre les taillis, il lui enfonçait dans les reins de deux poings la pointe de son épée.

Le grenadier poussa un cri effrayant, il se rua dans les buissons. Flambard se rua derrière lui, criant :

—A nous deux, maître Regaudin !

Mais une ombre à ce moment se dressait rapidement entre Regaudin et lui, c'était Pertuluis qui alors, getait, vivement sa rapière, dans le ventre de Flambard.

—Ah ! ah ! monsieur le chevalier de Pertuluis ! se mit à rire Flambard.

A l'instant même la rapière de Pertuluis s'échappait de sa main et Flambard lui enfonçait deux poings d'acier quelque part dans l'épaule gauche.

Pertuluis jeta un cri de douleur, fit volte-face et, s'élançant dans les taillis, il détailla avec la rapidité du cerf et se perdit dans la nuit laissant, comme son compère Regaudin, un peu de son sang et sa rapière sur le champ de bataille.

Flambard riait doucement. Jean Vaucourt s'était dressé sur le bord de la charrette et, tout joyeux, demandait :

—Est-ce vous vraiment, Flambard mon ami ? N'est-ce pas un rêve que je fais ?

—Capitaine, répondit le spadassin, votre surprise n'est pas maladroite que la mienne, je vous rejoins après avoir couru après vous et vous avoir déposé. Je remercie la Providence de m'avoir mis sur la route de ces dignes coquins que sont maîtres Pertuluis et Regaudin, ils m'ont conduit vers vous. Allons ! capitaine, vous grelottez dans cette nuit trop froide, glissez-vous sous vos couvertures. Nous allons remettre votre cheval dans ses brancards et, chemin faisant, nous causerons.

Jean Vaucourt ne voulut pas se recoucher. Il aimait mieux s'asseoir commodément et s'envelopper de sa couverture. Il serait mieux ainsi pour s'entretenir avec Flambard.

Celui-ci donna immédiatement des ordres aux six gardes valides qui relevèrent les deux autres gardes grièvement blessés ainsi que le cocher. Les trois blessés furent déposés dans la charrette, le cheval remis aux brancards, et l'attelage conduit par l'un des gardes valides, pour suivre la route vers la cité Flambard, ayant pris l'une des montures restées sans maître, se plaça à côté de la charrette qu'il se mit à suivre.

Flambard se pencha vers le capitaine, lui, désemparé par une vive curiosité, avait demandé :

—D'où arrivez-vous donc, mon brave ami ?

—Ah ! ne me demandez pas, capitaine, je ne suis pas sûr moi-même si j'arrive ou si je pars ! J'ai pétaugé et affreusement à travers tout ce pays de l'Amérique que j'en demeure tout éberlué. D'abord, j'ai cru de France, par voie de la Nouvelle-Angleterre, mais j'ai senti les

—Et monsieur le comte, comment se porte monsieur le comte ? demanda avidement Vaucourt.

A cette question Flambard baissa la tête, et sa figure joviale et insoucieuse se fit très sombre.

—Capitaine, répondit-il à voix basse, cette nuit je suis messager de malheur, monsieur le comte n'est plus de ce monde !

Jean Vaucourt tressaillit et regarda Flambard comme s'il n'avait pas compris.

—Cette nouvelle vous afflige, n'est-ce pas ?

—Enormément, murmura le capitaine, car j'espérais revoir ce noble gentilhomme que j'admire et que j'aime.

—C'était le plus noble des gentilshommes.

—Avez-vous instruit Héloïse de cette terrible nouvelle ?

—Non, capitaine, puisque je n'ai pas revu la cité de Québec depuis mon dernier départ pour les Indes. En remettant le pied sur cette terre d'Amérique, j'ai traversé, comme je vous l'ai dit, la Nouvelle-Angleterre pour venir en Nouvelle-France. Lors que je fus prêt à quitter la France, il n'y avait aucun navire en destination de l'Amérique. Alors, je m'embarquai, comme simple touriste, sur un navire espagnol. En Nouvelle-Angleterre j'appris que la guerre avait été portée à nouveau sur les frontières du Canada, et que la principale action avait pour théâtre le lac Champlain. Je m'orientai donc le mieux possible dans ce pays inconnu, après avoir fait l'acquisition d'une solide monture. J'allais par des routes à peine tracées, à travers champs, et bois, par monts et par vaux. Je m'égarai cent fois, mais toujours je réussis à me remettre dans la bonne voie. Alors que j'atteignais le lac Saint-Sacrement, je rencontrai des soldats anglais qui avaient déserté, puis des compagnies de milices, des bataillons et des régiments entiers en fuite, puis encore des armées prises de panique. Mais ces armées n'étaient pas celles de France. Qu'est-ce que cela signifiait ? En mettant le pied sur le sol américain on m'avait dit que Louisbourg était au pouvoir de l'Angleterre, et que le reste de l'Amérique septentrionale serait bientôt emportée d'assaut. Et l'on m'avait parlé d'armées ennemies si incombables et si formidablement équipées, que j'avais cru, d'un coup, retrouver ma Nouvelle-France. N'importe ! Je voulais voir de mes yeux. Car j'avais été chargé par monsieur de Maubertin à son lit de mort de missions très importan-

tes. Ce fut donc avec un émoi joyeux que je vis en fuite ces troupes anglaises. Après avoir franchi des forêts, des lacs, des rivières, des monts, je dus traverser des bandes de fuyards, et pour les traverser je dus me battre comme un fauve tant ces Anglais semblaient en vouloir à ma peau. Je sauvai ma peau, mais j'y perdais mon cheval, ainsi que ma rapière qui se brisa contre des croisés de fusils. Enfin, j'atteignis Carillon où j'appris la superbe victoire des soldats du roi et des milices canadiennes. Je me réjouis grandement de m'informer de vous, capitaine. On me dit que vous aviez été assez gravement blessé et qu'on vous avait dirigé, avec d'autres blessés, sur Montréal.

Après deux jours de repos, je repartis faisant route avec une troupe de miliciens licenciés. Lorsque je touchai Montréal, dix jours après j'y trouvai M. de Bougainville qui me dit que vous étiez en route pour Québec à bord du navire "Le Sainte-Croix". Ce jour-là, un petit navire était en partance pour le Fort Richelieu, j'y pris passage. Du Fort Richelieu je gagnai Trois-Rivières en traversant le lac Saint-Pierre dans une pirogue d'indiens. On m'avait informé que le "Ste-Croix" avait fait escale à Trois-Rivières pour y réparer les dommages causés par un incendie qui avait éclaté à son bord. Je trouvais à Trois-Rivières le "Sainte-Croix" avec l'un de ses passagers, hormis celui que je cherchais, c'est-à-dire vous-même. Comme le navire ne pouvait poursuivre son voyage avant plusieurs jours, j'appris que vous aviez décidé de vous rendre à Québec en charrette avec une escorte de huit gardes.

Je me jetai à votre piste pédestrement. Comme vous n'aviez sur moi qu'une journée d'avance, je pensai pouvoir vous rattraper en peu de temps. Mais j'eus la mauvaise fortune de prendre un chemin que vous n'aviez pas suivi, un chemin qui avait une direction nord-est. Je vous dépassai dans le savoir, et cette nuit je me trouvai soudain pressé sous les murs de Québec. Or, voilà que je vis dans ma direction deux gardes que je reconnus un peu plus tard. Et pour les reconnaître sans provoquer leur défiance je pris les apparences d'un mendiant et je leur tendis ma gamelle en disant : "J'ai faim". Je n'eus pas de peine à reconnaître deux champions qui, jadis, avaient été à la solde de Lardinet à Pondichéry. Voilà, me dis-je, deux oiseaux mal commodes qui ne sont pas absolument venus du ciel. Je les ai toujours connus com-

me très apparentés au diable, et rien ne m'étonnerait moins de savoir les deux maladrins en quête d'un mauvais coup de les suivre de loin et, encore une fois, je remercie la divine Providence de m'avoir donné un juste pressentiment.

—Oui, ami Flambard, c'est bien la Providence qui vous a conduit. Je vous dois donc encore ma vie, puisque ce bandit de Regaudin, comme vous l'appeliez, allait bel et bien me percer de sa rapière. Et vous aviez jadis connu ces deux individus comment se nomme l'autre ? le chevalier de

Flambard se mit à rire.

—Ce n'est tout simplement qu'un nommé Pertuluis, mais qui a la manie de se donner le titre de Chevalier. Ce sont deux grenadiers avec qui j'ai fait la campagne des Pays-Bas lors de la guerre de la Succession d'Autriche, et nous nous sommes trouvés à Fontenoy en 1745. Ce sont deux enfants terribles, hardis dans la bataille, mais aussi deux gredins. Plus tard je les retrouvai à Pondichéry où ils avaient réussi à se mettre dans l'entourage de Lardinet qui, je l'espère bien, ne remontera pas de l'enfer où je l'ai envoyé. Enfin, l'an dernier, je pense, j'ai croisé sur ma route les deux gaillards. J'étais alors à Chandernagor avec monsieur le comte.

—Pardonnez-moi, Flambard, mon ami, vous ne m'avez pas dit encore comment était mort monsieur de Maubertin.

—C'est vrai, capitaine, j'ai oublié de vous donner ce détail. Nous voyagions à travers l'Inde, lorsque monsieur de Maubertin fut atteint d'une fièvre maligne. Je le fis transporter en toute hâte à Chandernagor où, trois jours après, il expira après m'avoir confié ses dernières volontés.

Flambard poussa un long soupir et se tut.

Jean Vaucourt garda également le silence.

La charrette et l'escorte approchaient des murs de la cité.

Après un moment de silence, le capitaine dit :

—Nous serons bientôt chez nous, Flambard, voyez les murs de la ville.

—En effet, capitaine. Puisque j'ai en la bonne fortune de vous rencontrer, je vous laisserai donc le soin de confier à madame Héloïse les détails de son père.

— A suivre —



"MON TEINT DEVINT MEILLEUR AVEC LE RETOUR DE MA SANTÉ..."

Pour avoir un beau teint, une femme doit avant tout veiller à sa santé. Rien n'est plus propre à combattre, chez les femmes, les maux qui leur occasionnent un vilain teint que les PILULES ROUGES. Voici ce qu'en dit, devant notaire, Mme A. Pilote :

"J'étais jeune fille et j'avais une très mauvaise digestion, je ne pesais que 98 lbs. La faiblesse générale me causait de la faiblesse dans le dos et aux reins. Je voyais dans le journal que les PILULES ROUGES étaient un remède efficace dans un cas semblable. Je les ai essayées; en moins de deux mois, mon teint devint meilleur avec le retour de ma santé. J'engraissai à 115 lbs et mes forces revenaient de jour en jour. Il m'en a fallu un traitement de 12 boîtes pour me changer au point que je n'en étais pas la même, grâce aux PILULES ROUGES."

DECLARE DEVANT MOI, Notaire, à Grand'Mère, ce 17 août 1933.
(Signé) — L.-J. Dostaler, Notaire.

Les PILULES ROUGES sont employées par les femmes avec grand succès depuis 40 ans dans les cas de :

PALEUR
FAIBLESSE
MANQUE D'APPETIT
FATIGUES ANORMALES
NERVOSITE

DOULEURS DE DOS, DE REINS
PERIODES DOULOUREUSES
IRREGULARITES
TROUBLES INTERNES
ESSENTIELLEMENT FEMININS

symptômes ou conséquences de l'ANEMIE.

EXIGEZ TOUJOURS les PILULES ROUGES, partout ou par la poste : 50c la boîte ou 3, \$1.25.

PILULES ROUGES

pour les Femmes Pâles et Palides.

est Chimique FRANCO Américaine Ltée, 1570, rue S.-Denis, Montréal.